

## CHAPITRE V

---

LES PRÉMIÈRES DU SACERDOCE — MAISON DE SAINT-CLÉMENT  
HÔPITAL DE POITIERS — FONDATION DE LA SAGESSE

Jésus est mon amour,  
Jésus est ma richesse,  
Et la nuit et le jour,  
Je répète sans cesse :  
L'amour !  
Jésus est mon amour,  
Et la nuit et le jour.

Le nouveau prêtre se sentait appelé à la vie apostolique. Son plus vif désir était de se rendre au Canada, pour y déployer les ardeurs de son zèle. Mais, par un secret dessein de la Providence, M. Léchassier s'opposa à ce départ (1). Pendant que le Bienheureux demandait à Marie lumière et conseil, voici que se présente un vieil ami de Saint-Sulpice, M. Lévêque. Ce digne prêtre, renommé pour sa vertu, avait fondé à Nantes une Compagnie de missionnaires, dans le but d'évangéliser les paroisses de la campagne. A peine eut-il connu Montfort qu'il chercha à se l'attacher; celui-ci, de son côté, heureux de faire l'apprentissage des missions sous un tel maître, se laissa facilement persuader.

Ils partirent pour Nantes, en septembre 1700. Arrivé à

(1) Les enfants ont réalisé le vœu de leur bienheureux Père. Sur l'invitation des Sulpiciens, ils sont allés au Canada en 1883, et y ont fondé d'importants établissements.

Saumur, le Bienheureux se sépara de M. Lévêque pour aller porter ses hommages à Notre-Dame des Ardilliers. Il reviendra souvent à ce célèbre sanctuaire de la Mère des Douleurs, et en fera son pèlerinage favori. Comme, non loin de là, se trouvait l'abbaye de Fontevault, où l'une de ses sœurs était postulante, il s'y rendit, et, arrivé à la porte du monastère, demanda simplement *la charité pour l'amour de Dieu*. La Sœur portière le pressa de questions, et ne reçut pas d'autre réponse que ces paroles : « La charité pour l'amour de Dieu. » Très intriguée, elle alla informer l'abbesse, qui elle-même demanda à ce singulier visiteur son nom et sa qualité : « Madame, répondit Montfort, à quoi bon me demander mon nom ? Ce n'est pas pour moi, mais pour l'amour de Dieu, que je vous demande la charité. » Ne pouvant obtenir plus d'explications, l'abbesse le renvoya comme un insensé. Bien que fatigué du voyage, Montfort subit ce refus avec douceur et patience, et se contenta de dire à la Sœur portière : « Si Madame l'abbesse me connaissait, elle ne me refuserait pas la charité. » Ces mots ravivèrent la curiosité des religieuses, et elles cherchaient à éclaircir ce mystère, quand la sœur du Bienheureux en donna elle-même l'explication.

Au portrait qu'on lui fit de ce prêtre, elle s'écria : « C'est mon frère. » Or, elle leur en avait souvent parlé et leur avait inspiré un vif désir de le voir. On dépêcha donc quelqu'un pour le rappeler, mais il répondit : « Madame l'abbesse n'a pas voulu me faire la charité pour l'amour de Dieu ; maintenant, elle me l'offre pour l'amour de moi, je la remercie ; » puis il s'en alla prendre l'hospitalité chez de pauvres gens de la campagne. Tel il se montra toute sa vie, soucieux de garder à la charité la noblesse et le mérite de la foi ; mais il est piquant de le voir, avec tant de simplicité et de hardiesse, donner cette leçon à l'ab-

besse, qui n'était autre que Gabrielle de Rochechouart, une des femmes illustres de son siècle par sa noblesse, sa science et ses talents.

Après quelques jours de repos, Montfort reprit la route de Nantes, soupirant après le moment tant désiré où il pourrait se dépenser entièrement au salut des âmes. Mais plus d'une déception l'attendait sous le toit de M. Lévêque. La communauté de Saint-Clément était loin de ressembler à la maison si bien réglée de Saint-Sulpice : aucun ordre n'y régnait. Les diverses catégories de personnes, qui y faisaient leur résidence, agissaient à leur fantaisie. Ce qui affligea le plus le cœur du jeune prêtre, ce fut le désordre des âmes. Quelle horreur pour lui de constater que, sous ce toit, où il n'aurait dû trouver qu'édification, vivaient d'ardents jansénites ! Dieu voulut lui faire voir de près la secte et les sectaires qu'il était destiné à combattre toute sa vie. Au lieu de contenter son ardent désir de travailler aux missions, on le laissa languir pendant sept mois dans cette maison, où son cœur était mal à l'aise. M. Léchassier, à qui le Bienheureux confia ses peines et son embarras, lui conseilla de rester et d'attendre. Mais Dieu eut pitié de son serviteur ; pour le tirer de cette pénible situation, il se servit d'une grande dame, qui, après avoir scandalisé la France par son inconduite, l'édifiait par sa pénitence et ses vertus : M<sup>me</sup> de Montespan.

Nous laissons le Bienheureux lui-même nous raconter ces événements, en détachant quelques passages de sa correspondance avec M. Léchassier.

« Le pur amour de Jésus règne dans nos cœurs !

» ..... Je reçus, le quatrième dimanche d'avril, une lettre de ma sœur de Fontevault, écrite par l'ordre de M<sup>me</sup> de Montespan, par laquelle elle me mandait de venir incessamment à Fontevault pour assister à sa prise d'habit, qui

devait se faire le mardi suivant (24 avril 1701). Je partis dans le même jour à pied; j'arrivai à Fontevrault, le mercredi matin, le jour d'après la prise d'habit de ma sœur. Pendant deux jours, je demurai à Fontevrault; j'eus l'honneur d'avoir plusieurs conférences particulières avec M<sup>me</sup> de Montespan..... » Elle lui proposa un canonicat que le Bienheureux refusa en la remerciant humblement. « A ce refus, elle me dit d'aller du moins voir Monseigneur de Poitiers, pour lui découvrir mes intentions. Quoique j'eusse de la répugnance à satisfaire le désir de Madame, je lui obéis pourtant aveuglément pour faire la sainte volonté de Dieu, que je regardais uniquement. » Montfort ne nous dit pas qu'avant de partir, il guérit un aveugle à la porte de la chapelle où il venait de célébrer la messe.

« J'arrivai à Poitiers, la veille de Saint-Jacques et Saint-Philippe, et je fus contraint d'y attendre Monseigneur quatre jours, pendant lesquels je fis une petite retraite. Je m'avisai pourtant d'aller à l'hôpital, pour servir les pauvres corporellement, si je ne le pouvais spirituellement. J'entrai pour prier Dieu dans leur petite église, où quatre heures environ que j'y passai, en attendant le souper, me parurent bien courtes. Elles parurent cependant bien longues à quelques pauvres, qui, m'ayant vu à genoux et avec des habits si conformes aux leurs, allèrent le dire aux autres et s'entr'excitèrent les uns les autres à boursiller pour me faire l'aumône..... Je bénis Dieu mille fois de passer pour pauvre, et d'en porter les glorieuses livrées. Je remerciai mes frères de leur bonne volonté. Ils m'ont depuis ce temps-là, pris en telle affection, qu'ils disent publiquement que je serai leur prêtre, c'est-à-dire leur directeur. Quand Monseigneur de Poitiers fut revenu, j'allai le visiter et lui dis en peu de mots ce que Madame m'avait

ordonné. Il m'écouta et me remercia assez sèchement, ce que je demandai. »

Quelques jours après, l'évêque, ayant su le désir des pauvres, et ayant déjà sans doute été édifié de la sainteté de Montfort, le reçut avec plus de bonté, et se sentit inspiré de le garder.

Auparavant, il prit sur lui des renseignements auprès de M. Léchassier, qui loua sans réserve les éminentes qualités de son pénitent. Mais, comme le prélat était obligé de s'absenter, Montfort, le jour de l'Ascension, reprit la route de Nantes. A Saint-Clément, on essaya de le retenir en lui confiant quelques missions. Il débuta à Grandchamp « où le bon Dieu et la Sainte Vierge, dit-il, donnèrent bénédiction. » Ce succès le fit réfléchir. N'était-ce pas là une indication de la Providence, qui lui ordonnait de rester dans le diocèse de Nantes, pour évangéliser les gens si ignorants de la campagne et les petits enfants? Une lettre de Mgr Girard, le demandant pour les pauvres de l'hôpital de Poitiers, vint tirer le Bienheureux de son indécision. C'était Dieu qui lui parlait par son représentant. Toutefois, pour plus de sûreté encore, l'humble Montfort, toujours défiant de son propre jugement, consulta M. Léchassier, qui approuva son départ. Sûr alors de faire la volonté divine, il résilia son engagement avec M. Lévêque et se dirigea vers Poitiers, où il arriva vers la fin d'octobre 1701.

Voici ce qu'il écrivait plus tard à M. Léchassier (4 juillet 1702) : « M. Lévêque, mon second père, après vous, m'ayant, par un surcroît de bienfaits, donné quelque argent pour mon voyage à Poitiers, je le donnai tout aux pauvres, avant de sortir de Saumur, où je fis une neuvaine; j'entrai à Poitiers sans un seul denier. Monseigneur me reçut à bras ouverts et me fit loger au Petit Séminaire, en

attendant qu'il me mît à l'hôpital. Pendant ce temps, je fis le catéchisme aux dépens de Monseigneur, à tous les pauvres mendiants de la ville, que j'allai chercher dans les rues. Je le fis d'abord dans une pauvre chapelle de Saint-Nicolas, ensuite, à cause de la foule du peuple, sous les halles, et j'entendis dans l'église Saint-Porchaire les confessions de plusieurs. »

Son zèle créa, parmi les étudiants de la ville, une pieuse association, qui procura beaucoup de conversions, et d'où sortirent plusieurs ecclésiastiques. L'un de ces jeunes gens, qui porte un nom bien cher aux Filles de la Sagesse, M. Trichet, frère de Marie-Louise de Jésus, devint prêtre et mourut victime de sa charité, en soignant les soldats atteints de la peste.

L'hôpital général de Poitiers n'était pas fait pour encourager un jeune prêtre au début de sa carrière sacerdotale. C'était « une pauvre Babylone, une maison de trouble, où ne régnaient ni l'ordre ni la paix. » Mais si le Bienheureux connaît sa faiblesse, il n'en a que plus de confiance en Dieu, et n'oublie point de s'appuyer sur celle qui est le Secours des chrétiens. « J'espère que Notre-Seigneur, par l'intercession de la Très Sainte Vierge, ma bonne Mère, rendra cette maison sainte, riche et paisible. »

Son entrée à l'hôpital, qui eut lieu vers la Toussaint, fut un sujet de joie pour les administrateurs, les gouvernantes, les pauvres et même pour toute la ville. On le regardait comme un homme envoyé de Dieu, pour la réforme de cette maison.

L'amant fidèle de la pauvreté choisit la chambre la moins confortable et, refusant toute rétribution, voulut vivre d'aumônes. Il se mit ensuite à l'œuvre pour opérer la transformation qu'on attendait de lui.

La réforme commença par le temporel. La nourriture,

donnée ordinairement en une seule fois, pour toute la journée, ne fut plus distribuée qu'au réfectoire, et à des heures réglées. Des personnes charitables s'intéressèrent à cette œuvre, qui s'annonçait si bien, et fournirent des aumônes, avec lesquelles le sage aumônier procura aux pauvres un ordinaire plus abondant.

Quant au spirituel, c'était une mission perpétuelle; le Bienheureux ne quittait presque pas son confessionnal de la journée; les conversions se succédaient, tant à l'hôpital qu'au dehors. Le chapelet, les cantiques spirituels et même l'oraison mentale, étaient à l'ordre du jour. Bientôt, il n'y eut plus qu'une voix dans toute la ville pour louer un changement si vite opéré, pour acclamer l'auteur de tout ce bien. On voulut profiter de ses lumières. « Une infinité de personnes, dit-il lui-même, venaient lui demander des conseils de direction. » De ce nombre, fut M<sup>lle</sup> Louise Trichet, fille du procureur au siège présidial de Poitiers. Quand M<sup>me</sup> de Montespan conseilla au Bienheureux d'aller trouver Mgr Girard, il n'obéit qu'avec répugnance, ne se doutant pas qu'il allait poser à Poitiers le fondement d'une grande œuvre. « S'il y a une bonne fortune à faire en Dieu, par la fidélité d'une créature à quelque haut emploi, dira-t-il un jour, il est sûr que Marie procurera cette bonne fortune à quelqu'un de ses bons enfants et serviteurs et lui donnera la grâce pour en venir à bout avec fidélité (1). » C'est ce qu'elle fit pour son serviteur bien-aimé. Cette bonne Mère l'avait amené à Poitiers pour lui procurer la grâce immense de travailler, par une nouvelle famille spirituelle, à la gloire de Dieu et au salut du prochain. Voici maintenant qu'elle lui envoie la jeune fille qu'il devra former, pour l'offrir comme modèle aux futures Filles de la Sagesse.

(1) *Vraie dévotion*, p. 156.



« Quelle est la personne qui vous a adressée à moi ? demanda-t-il à Marie-Louise Trichet, quand elle se présenta au confessionnal. — C'est ma sœur, répondit-elle simplement. — Non, reprit le confesseur, ce n'est pas votre sœur, *c'est la Sainte Vierge qui vous adresse à moi.* » Dès lors, il s'appliqua à cultiver cette belle âme, sur laquelle Dieu avait de si grands desseins ; peu à peu, il l'amena au détachement du monde, à la mortification, à l'humilité. Tombant dans une terre admirablement préparée, les paroles du Saint produisaient des fruits abondants. Marie-Louise, pleine de mépris pour les frivolités et les plaisirs du siècle, n'aspirait qu'après le bonheur d'entrer dans l'état religieux, afin d'y vivre pour Dieu seul. Déjà, l'année précédente, elle avait essayé d'entrer dans un couvent de Châtellerauld (1). Elle ne cessait de parler à son directeur de ce désir qu'elle croyait mis en elle par l'Esprit-Saint. « Oui, ma fille, lui répondit un jour Montfort, vous serez religieuse. » Cette prédiction, qui ne devait se réaliser que plus tard, fut bien des fois renouvelée à la jeune fille, impatiente de se donner à Dieu.

Cependant, le diable, humilié de voir l'hôpital échapper à son empire, souleva une persécution contre le saint aumônier. La supérieure et un certain personnage, hostile à Montfort, se liguerent avec quelques pauvres, libertins et indisciplinés, pour lui faire subir toute espèce d'avanies. « Pendant cette bourrasque, raconte le Bienheureux, je gardai le silence et la retraite, remettant entièrement ma cause entre les mains de Dieu, et n'espérant qu'en son secours, malgré les avis contraires qu'on me donnait. J'allai, pour cet effet, faire une retraite de huit jours aux Jésuites. Là, je fus rempli d'une grande

(1) D'après les propres paroles de Marie-Louise à ses sœurs, c'était entre sa seizième et sa dix-septième année.

confiance en Dieu et en sa Sainte Mère, qui prendrait évidemment ma cause entre ses mains. Je ne fus pas trompé dans mon attente. Au sortir de la retraite, je trouvai ce monsieur malade ; il mourut quelques jours après. La supérieure, jeune et vigoureuse, le suivit en six jours. Plus de quatre-vingts pauvres tombèrent malades, et plusieurs en moururent. Toute la ville croyait que la peste était dans l'hôpital, et disait que la malédiction était sur cette maison. »

Malgré ce châtement exemplaire, la persécution recommença plus violente. Montfort, que les administrateurs ne soutenaient pas, jugea bon de s'absenter momentanément, espérant qu'à son retour le calme serait rétabli. D'ailleurs, un nouvel évêque venait d'être nommé à la place de Mgr Girard : c'était Mgr de la Poype de Vertrieu, dont tout le monde s'accordait à louer la vertu. La prudence conseillait au pieux aumônier d'attendre l'arrivée de ce prélat, pour continuer les sages réformes commencées.

Un autre motif déterminait son départ. Sa sœur Louise lui écrivait de Paris, demandant du secours dans sa détresse. Comme on ne payait plus sa pension, elle se trouvait exposée à être renvoyée de son couvent de Saint-Joseph, sans savoir où se réfugier.

Le Bienheureux lui avait déjà envoyé une lettre admirable pour l'exciter à la patience et l'encourager « à dormir en repos sur le sein de la divine Providence et de la Très Sainte Vierge, ne cherchant qu'à aimer et contenter Dieu. » Mais il savait aussi que dans les choses humaines, il faut sans cesse mettre en pratique le proverbe : *Aide-toi, le ciel t'aidera.* Il se décida donc à partir pour Paris, heureux de pouvoir soulager cette sœur, qui lui avait toujours été chère, et qui l'était davantage, depuis qu'elle se trouvait sur la croix.

De sanglantes humiliations attendaient sur la route notre saint voyageur. Aussi, son premier soin fut-il de puiser des forces dans le Cœur de Marie. Notre-Dame des Ardilliers avait toujours le don de l'attirer, il s'y arrêta quelque temps; puis, après avoir retrempé son courage et satisfait sa dévotion, il se dirigea vers Angers, dans le but de faire visite au supérieur du Séminaire, qui était alors M. Brenier. A peine celui-ci eut-il aperçu son ancien disciple, qu'il le renvoya honteusement, en présence des directeurs et des élèves. Cette épreuve fut particulièrement sensible au cœur du Bienheureux; c'est la seule fois qu'on l'ait entendu se plaindre : « Est-il possible, dit-il, que, dans un Séminaire, un prêtre soit ainsi traité! »

A Paris, à peine remis de ses fatigues, les pieds encore couverts de blessures mal cicatrisées, Montfort va visiter M. Léchassier, se proposant de lui faire part de ses difficultés, de lui demander des conseils. Hélas! le supérieur de Saint-Sulpice ne daigne pas même lui parler ni l'entendre, et le rebute d'un air sec et dédaigneux. Même accueil de la part de M. de la Chétardie, curé de Saint-Sulpice, un de ses admirateurs d'autrefois. On avait tant calomnié Montfort que ses anciens maîtres avaient été trompés sur son compte.

Le saint prêtre se trouva donc sans ressources, abandonné de ses meilleurs amis. Mais sa confiance en Dieu ne fut pas ébranlée.

Dans sa détresse, il se tourna vers son recours ordinaire, vers Marie, sa Consolatrice et sa Mère, et pria avec une sainte ferveur. Marie l'exauça bientôt. Elle lui ménagea, dans la communauté des Dames du Saint-Sacrement, la part qu'à chaque repas on lui offrait à elle-même, comme à la première Supérieure de la maison, et qu'ensuite on donnait à un indigent. Ce fut par l'en-

tremise de M. Bargeville, Sulpicien, que Montfort reçut cette bonne fortune, mais il ne voulut en profiter qu'à la condition d'amener un pauvre au parloir, et de partager avec lui son repas. Extrêmement édifiée de tant de vertus, et heureuse de rendre service à ce grand ami de Dieu, la supérieure se chargea de Louise Grignon; après bien des difficultés pour lui trouver une dot, elle la plaça dans une maison de son Ordre, à Rambervillers, en Lorraine, en qualité de Sœur de chœur.

Dans les derniers jours de 1702, ou peu après, Montfort rentrait à l'hôpital de Poitiers, avec l'agrément du nouvel évêque, et à la grande joie des pauvres. Il résolut de mettre à exécution un projet qu'il rêvait depuis quelque temps. Une des causes principales du désordre dans l'hôpital était la présence des gouvernantes séculières, trop souvent divisées par leurs intérêts, par leurs vues, et jalouses de leur indépendance. Elles avaient déjà bien des fois contrarié le charitable aumônier dans ses desseins. Par leur mauvaise volonté, elles l'avaient pleinement convaincu qu'une Congrégation religieuse, unie dans la même règle, tendant à l'unique but de glorifier Dieu, dédaignant ses propres intérêts, pour ne voir que ceux des pauvres, était seule capable de réussir à assurer la paix et la concorde. Aussi, après avoir imploré les lumières du Saint-Esprit et le secours de Marie, il se décida à fonder une Congrégation de religieuses hospitalières. Mais, pour qu'elle fût solide et durât longtemps, il la constitua sur la sainte folie de la Croix. De pauvres filles de la maison, estropiées, infirmes, mais riches en vertus, tels furent les premiers éléments qu'il choisit. A leur tête fut mise une aveugle. Montfort leur donna un règlement, auquel elles se montrèrent fidèles, et leur assigna, pour lieu de réunion, une chambre qu'il appela

la Sagesse. Là, se faisaient en commun, à des heures fixes, tous les exercices de la journée, sous la garde d'une grande Croix, que l'on conserve encore aujourd'hui à l'hôpital général de Poitiers. Il est évident que le prudent aumônier ne se faisait pas illusion sur l'incapacité de ces pauvres filles d'atteindre la fin qu'il se proposait. A ses yeux, cette association était une simple ébauche de sa future Congrégation, ou, si l'on veut, un moule qui devait se briser, après avoir formé la Mère des Filles de la Sagesse.

M<sup>lle</sup> Trichet parlait souvent à son directeur de son désir de quitter le monde, pour s'enfermer dans un couvent. Un jour qu'elle le pressait de lui indiquer le lieu où elle devait se retirer pour obéir à Dieu : « Eh bien ! lui dit-il, comme en riant, allez à l'hôpital. » Cette parole fut une lumière pour la jeune fille. Heureuse de connaître la volonté de Dieu, elle n'eut plus d'autre souci que de l'accomplir ; telle était l'ardeur de ses désirs qu'elle eût consenti volontiers à être admise à l'hôpital, même en qualité de pauvre.

Les administrateurs furent touchés de tant de foi, d'humilité, de fermeté. Ils résolurent d'attacher cette vertueuse jeune fille à l'hôpital ; mais, n'ayant pas de place de gouvernante à lui offrir, ils créèrent un nouvel emploi, pour colorer son entrée, et la donnèrent comme seconde à la supérieure.

Le Bienheureux réclama Marie-Louise pour sa petite Société. Comme la supérieure de la maison voulait qu'elle y fût la première : « Non, Madame, répliqua-t-il, il faut auparavant qu'elle apprenne à obéir. » M<sup>lle</sup> Trichet se confondit donc parmi ces pauvres filles, partageant leurs travaux et leur grossière nourriture. La voyant si humble, si généreuse, Montfort lui proposa un nouvel habit, en tout exactement semblable à celui que portent aujourd'hui

les Filles de la Sagesse. Ce n'était pas certes un objet de luxe : il n'avait coûté que dix écus. Néanmoins, elle l'accepta avec reconnaissance. Ce fut le 2 février 1703, qu'assisté d'un autre prêtre, le Bienheureux bénit cet habit et le donna à Louise en disant : « Tenez, ma fille, prenez cet habit ; il vous gardera et vous sera d'un grand secours contre toutes sortes de tentations (1) ; » puis il ajouta : « Désormais vous vous appellerez Marie-Louise de Jésus. »

Ce n'est pas au hasard que Montfort avait choisi le 2 février pour cette intéressante cérémonie : il voulait mettre son œuvre sous le patronage spécial de la Vierge Immaculée. La Congrégation de la Sagesse est donc née dans une fête consacrée à Marie. Le même jour où cette divine Mère avait présenté Jésus au temple, elle offrit à Dieu les prémices de la nouvelle Congrégation.

Montfort s'appliqua à infuser en Marie-Louise l'esprit qui devait animer ses Filles, c'est-à-dire l'amour de la divine Sagesse. La Sagesse, pour notre Bienheureux, ce n'était pas seulement le don de sagesse, c'était Jésus, le Verbe incarné, descendu du ciel pour confondre la sagesse humaine par sa vie, ses maximes, ses abaissements et surtout par sa mort ; c'était Jésus, vivant dans les âmes justes, leur inspirant ses pensées et ses sentiments à l'égard du monde. Mais comme la divine Sagesse a été donnée par Marie au genre humain en général, et parvient encore par elle à chaque homme en particulier, Montfort voulait qu'on recourût à cette auguste Mère pour obtenir son trésor. Marie-Louise obéit fidèlement à la direction que lui imprimait son bienheureux Père. Pour mieux dépendre de Jésus, pour arriver plus vite à une union intime avec

(1) Par une touchante délicatesse de la Providence envers notre Bienheureux, ce même jour, une autre Louise, sa sœur bien-aimée, prenait l'habit à Rambervillers.

lui, elle se consacra à Marie en qualité d'esclave. Elle ne cessa, toute sa vie, de faire à sa bonne Maîtresse d'ardentes prières pour obtenir, par son entremise, la possession de la divine Sagesse.

Mais, ce n'était pas assez de désirer, d'appeler le règne de Jésus, l'important était d'imiter les exemples de ce parfait modèle, de reproduire sa vie humiliée. Soutenue par les conseils de son saint directeur, Marie-Louise s'habitua à braver les jugements du monde; elle s'en allait par les rues de Poitiers, portant toujours son étrange habit, qui l'exposait à toutes sortes de railleries. Son bonheur déjà était de se livrer à de rudes travaux, à de grandes mortifications. Les humiliations, le sacrifice l'attiraient et faisaient ses délices. Pour la maintenir forte et courageuse, le Bienheureux l'envoyait à celui qui est la source de toute grâce et de toute consolation. Au lieu de l'éloigner de l'Eucharistie, il lui permettait de communier tous les jours. La sainte Hostie, dans l'âme du chrétien, c'est la Sagesse incarnée dans son temple; c'est la Sagesse, faisant ses délices d'habiter parmi les enfants des hommes, prolongeant jusqu'à eux son incarnation, pour leur communiquer sa vie et son esprit.

Le dévouement de l'homme de Dieu à l'hôpital aurait dû lui attirer la vénération et l'amour. On le voyait se prodiguer envers les pauvres, leur témoigner de toute manière son ardente charité, s'occuper avec tendresse des malades, même des plus répugnants que tout le monde abandonnait. Mais Montfort ne devait pas trouver sa récompense ici-bas.

De nouvelles difficultés surgissent au sein de l'hôpital; ceux qui auraient dû seconder les efforts du Bienheureux ne cherchent qu'à les contrarier; il lui faut donc abandonner Poitiers.

Vers la fin de l'été, il se rendit à Paris. Sa première visite fut pour l'hôpital général de la Salpêtrière, où étaient réunis plus de 5000 pauvres. Montfort, touché de leur misère, s'offrit à les servir, ce qu'on lui accorda sans peine. Pendant quatre ou cinq mois, les indigents furent témoins de son zèle, de son dévouement à toute épreuve. Le ciel répandit d'abondantes bénédictions sur les travaux du saint prêtre; c'en fut assez pour soulever une nouvelle tempête. Un soir, au moment de se mettre à table, il trouva, sous son couvert, un billet, où on lui signifiait son congé. « Avant de sortir, dit Grandet, il distribua tout ce qu'il avait aux pauvres, échangea un chapeau neuf, qu'on lui avait donné, contre le vieux du portier, et, suivant l'Évangile, secoua la poussière de ses souliers, en quittant le lieu, où Dieu l'avait fait entrer, et d'où le démon le faisait sortir. »

Marie-Louise de Jésus n'était pas oubliée de son directeur, qui lui adressa plusieurs lettres d'encouragement. Il y montre sa grande confiance dans les prières de la sainte jeune fille, et son désir ardent d'être accablé de croix, pour obtenir enfin la divine Sagesse, après laquelle il soupirait : langage que le monde ne comprend pas, parce qu'il n'a pas l'Esprit de Dieu en lui, mais que goûtait Marie-Louise, instruite par Montfort dans la science suréminente de l'amour divin. Les prières qu'elle fit pour son directeur furent exaucées : « Je vous ai des obligations infinies, lui écrivait-il; je ressens l'effet de vos prières, car je suis plus que jamais appauvri, crucifié, humilié. Les hommes et les diables me font dans cette grande ville de Paris une guerre bien aimable et bien douce. Qu'on me calomnie, qu'on me raille, qu'on déchire ma réputation, qu'on me mette en prison! Que ces dons sont précieux! que ces mets sont délicats! que ces



grandeurs sont charmantes! Ce sont les équipages et les suites nécessaires de la divine Sagesse. »

Montfort était donc au comble de la joie, car il était plus pauvre, plus méprisé que jamais. Sa demeure, située dans la rue du Pot-de-fer, était un petit réduit sous un escalier, où tout le mobilier consistait en une cruche et un méchant lit. Mais si tout lui manquait du côté de la terre, le ciel le comblait de ses consolations. Dieu le dédommageait par des communications si délicieuses, que le saint prêtre passait ses jours et ses nuits en oraison; il se demandait même s'il ne devait pas s'abandonner à cet attrait, et s'interdire, du moins pour un temps, les fonctions du ministère apostolique. C'est là qu'on vint le chercher pour lui confier la mission de pacifier les ermites du Mont Valérien, parmi lesquels l'esprit de ténèbres était parvenu à semer la division. Montfort réussit admirablement dans cette affaire, où avaient échoué plusieurs prêtres éminents. Au lieu de faire aux religieux des instructions et des remontrances, il commença par leur donner l'exemple de toutes les vertus, suivant en tout leur règlement, pratiquant leurs austérités et y ajoutant les siennes.

Sa pauvre soutane le garantissait mal contre le froid d'un hiver très rigoureux. Tout émus de pitié, les ermites le revêtirent d'une robe blanche de leur Ordre. Les bons religieux étaient gagnés. Le spectacle d'une telle sainteté avait fait sur eux plus d'impression que tous les discours. L'homme de Dieu pouvait parler, sa voix serait écoutée comme la voix d'un ange, ses conseils suivis avec empressement, comme si le Seigneur lui-même les avait dictés.

En effet, on vit bientôt la paix reprendre son doux empire dans cet asile, d'où elle avait été exilée un moment. Sa mission terminée, Montfort revint à sa solitude de la rue du Pot-de-fer attendre la volonté de Dieu.

Cette fois-ci, la Providence se servit des pauvres de Poitiers, pour ramener dans cette ville son bon serviteur. La lettre, qu'ils écrivirent à M. Léchassier pour demander leur aumônier, était si touchante, que celui-ci ne put résister à leur appel. Il reprit donc à l'hôpital sa vie de zèle, de charité et de mortifications. Tout cela ne faisait pas le compte de l'enfer. Le démon, furieux, persécuta l'homme de Dieu, et en vint jusqu'à l'accabler de coups; mais la bonne Mère que Montfort avait appelée à son aide, lui accorda la victoire sur son ennemi.

Pour se venger, Satan souleva de nouveau une telle opposition contre le Bienheureux, que celui-ci, sur l'avis de son confesseur, le P. de la Tour, se décida à quitter définitivement l'hôpital, pour se livrer au ministère des missions. Auparavant, par délicatesse, comme par déférence pour sa vertu, il consulta Marie-Louise de Jésus. Avec un parfait détachement, un grand abandon à la Providence, elle lui conseilla de partir. Ce même jour, il quitta la maison des pauvres. En s'en allant, il dit à Marie-Louise : « Ma fille, ne sortez pas de cet hôpital avant dix ans. Quand l'établissement des Filles de la Sagesse ne se ferait qu'au bout de dix ans, Dieu serait satisfait et ses desseins sur vous seraient accomplis. »

Ces paroles prophétiques se réalisèrent à la lettre. Durant ces dix ans, Marie-Louise fut souvent pressée de quitter son habit et d'entrer dans un couvent. Deux ou trois fois même, elle fit quelques démarches dans ce but; mais les événements, ainsi que les avis de Montfort, la retinrent à l'hôpital, où elle se prépara dans le silence, le recueillement et l'exercice de la charité, à remplir le grand rôle que Dieu lui réservait.